

Gilles Meilleur, ptre

**L'ÂME DANS L'ANTHROPOLOGIE
DE MAINE DE BIRAN**

**Conférence chez les Pères dominicains
de la Côte-Sainte-Catherine
à Montréal**

17 novembre 2017

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET LA PENSÉE DE MAINE DE BIRAN

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Les éléments biographiques revêtent une importance très grande pour ce «philosophe du moi», qui disait de lui :

Toutes les fibres de mon cerveau sont si mobiles qu'elles cèdent à l'impression des objets sans que je puisse arrêter leur mouvement ; entraîné en divers sens contraire, je ne suis que passif, ma raison devient nulle. (Journal III, p. 17, notes de 1794-1795)

Un moi du temps de la Révolution française, dirait-on, si fuyant qu'on ne parlerait plus de lui si l'introspection et la réflexion approfondie ne l'avaient pas remis sans cesse sur les rails. Maine de Biran est né au siècle de Voltaire et de Rousseau, et il est décédé à celui de Chateaubriand et de Victor Hugo.

Quelques repères biographiques nous aideront à faire connaissance avec ce philosophe à la vie si collée à la pensée. Né en 1766 à Bergerac, commune française du département de la Dordogne, en région Haute-Aquitaine. Ses parents vivent à Grateloup, commune de Saint-Sauveur en Dordogne, où se situe le château familial dont notre philosophe héritera. Grateloup (*gratum lupus* – gratte le loup) sera son port d'attache. Domaine entouré de landes et de forêts. La gentilhommière ne fait pas riche : style rustique et couverte de petites tuiles brunes semblables à toutes celles que l'on retrouve dans le Périgord. Un porche donne accès à une vaste cour plantée d'arbres, bordée par un bâtiment, la chapelle et des communs. Biran est peint sur une toile que l'on retrouve dans sa bibliothèque : il est maigre, le visage clair, le front haut, le nez aquilin, la bouche petite et ses traits fins confèrent une réelle beauté à son visage. Son père est médecin, sa mère, Camille Deville, femme cultivée. Mais Biran

parlera peu de sa famille. On sait que 8 de ses membres ont été maires de Bergerac au fil des générations.

Son instruction est complète. Il fera ses Humanités chez les Doctrinaires de Périgueux, clercs séculiers fondés en 1592, peu connus dans l'histoire. Ses deux années de philosophie comportent la logique et la métaphysique la première année, la physique, les mathématiques et la morale la deuxième année. Puis il obtiendra son diplôme en Droit civil et Droit canon à l'Université de Poitiers. En 1787, il ajoute à ses prénoms celui de Maine, du nom d'une terre que lui a légué son père : François-Pierre Gonthier de Biran signera désormais Maine de Biran. À 22 ans, il devient garde du corps de Louis XVI et participe à la défense du château de Versailles lors de l'arrestation du roi. En pleine Terreur, il juge prudent de s'installer à Grateloup, surtout après qu'il apprend que 7 membres de sa famille sont déjà incarcérés. En Dordogne, 8 députés sur 9 votent l'exécution de Louis XVI en 1793.

Il décide de s'installer et, en 1795, il fixe sa plaque d'avocat à Bergerac. Il épouse Louise Fournier le premier jour de l'automne de la même année. Ils auront un garçon et deux filles. L'amour entre eux sera très grand, mais aussi tragique. Louise Fournier est une jeune femme, créole d'origine, qui avait, en premières noces, épousé un officier du régiment de Saintonge, du nom de Jean Lafon du Cluzeau-Labatut. Elle en avait eu deux enfants. En 1792, M. du Cluzeau émigra en Allemagne, et sa femme, n'ayant plus entendu parler de lui, put le croire mort. Le divorce fut prononcé, et Louise Fournier put épouser civilement le brillant administrateur de la Dordogne. Un dimanche de l'automne de 1803, Maine de Biran sortait de la messe avec sa femme quand ils voient tous les deux se présenter à eux le premier mari, M. du Cluzeau qui, pendant onze ans, n'avait pas donné signe de vie. Une œuvre d'Honoré de Balzac reprend cette histoire survenue à plusieurs grognards, **Colonel Chabert**, parue en 1832. La malheureuse femme de Biran tombe évanouie, et, huit jours après, dans de violentes crises de délire, elle expire.

La douleur de Biran est profonde ; il écrit à ses amis des lettres « déchirantes » ; lui-même tombe gravement malade et faillit mourir ; il songe au suicide.

Oh! mon cher de Gérando, écrivait-il encore six mois après, combien les secours de la philosophie sont languissants contre un malheur comme celui qui m'était réservé! Que sert la philosophie quand l'âme est entièrement brisée, quand l'esprit, courbé sous le poids de la douleur, a perdu tout ressort, toute activité ? (Lettre de Maine de Biran à J.-M. Degérando, 24 avril 1804).

Administrateur de la Dordogne, il l'était par élection depuis 1797. Il doit dès lors gagner Paris pour représenter son département au Conseil des Cinq-Cents institué par Napoléon 1^{er} pour le conseiller dans les affaires. Il fréquente les salons littéraires et philosophiques.

Il entreprend des recherches en philosophie, non sans une arrière-pensée qu'il confiera à son **Journal** :

Il faut donc un philosophe qui descende dans le monde ordinaire où nous vivons. (**Journal** III, p. 209, 1823)

Il est aussi intéressé aux mathématiques et à la chimie qui vient de perdre son digne représentant Antoine Lavoisier, guillotiné pendant la Révolution. Il est à ce moment plus soucieux de sa carrière politique qui doit lui assurer les vivres que ses terres ne parviennent pas à produire. Comme sous-préfet de la Dordogne, il a pu constater un délabrement sur tous les plans et il mentionne dans un rapport :

Notre commerce est anéanti, l'agriculture languit, les campagnes sont désertes. (cf. G. Romeyer-Dherbey, id., p. 16)

Après cet aparté chez cet administrateur émérite, homme de terrain, revenons au travail du philosophe Biran. Fort de ses recherches sur la valeur des signes dans le langage – on est féru

de langue universelle à cette époque – Biran participe en 1802 à un concours de Sciences morales et politiques et remporte le prix pour son mémoire intitulé : **Influence de l'habitude sur la faculté de penser**. Il fera l'objet d'une publication l'année suivante. C'est l'ouvrage que lira Henri Beyle, Stendhal, et dont il dira :

Il me semble que je ne connais le bonheur habituel que depuis la lecture de Biran. (cf. Henri Gouhier, **Maine de Biran par lui-même**, id., p. 180_

Un second mémoire lui permet de remporter en 1805 le prix de l'Académie de Copenhague sur le thème : «Comment doit-on décomposer la faculté de penser ?».

Biran veut donner un fondement aux sciences de l'homme en plein éclatement entre les sensualistes, les idéologues et les positivistes. En 1806, il fonde la Société médicale de Bergerac et en devient le président. Biran peine à des études philosophiques suivies, car son engagement politique prend toute son énergie. Mais il aime relever des défis intellectuels. C'est ainsi qu'il présente en 1807 un troisième mémoire couronné, cette fois, par l'Académie de Berlin, en réponse à la question : «Y a-t-il des aperceptions internes immédiates ?». En 1810, Biran est fait chevalier de la Légion d'honneur.

Enfin, il ira d'un quatrième mémoire, couronné une nouvelle fois par l'Académie de Copenhague, sur les «Rapports du physique et du moral de l'homme». C'est en 1811. Et Biran est certainement lu dans les salons qu'il fréquente, ainsi que par tous les membres de ces académies, car on croirait que les questions lui sont adressées tellement les sujets académiques sont faits pour lui. On ne sait plus si c'est bien lui qui a le plus à y gagner ou si ce sont les spécialistes de ces questions. D'autant qu'aucun des trois derniers mémoires ne sera publié. Nous reviendrons sur l'exploitation des œuvres par les universitaires patentés.

Veuf depuis 1803, il se remarie en 1814 avec Louise Anne de

Lacoustète. Ce n'est pas le grand amour. Elle resserrera pourtant les finances de la famille, ce qui assurera l'avenir. Pourtant Biran regrette les oignons d'Égypte et dénonce la «parcinomie de ma compagne» (**Journal** II, p. 61, 6-15 septembre 1817). En l'année 1811, il est ennobli par le roi Louis XVIII pour sa défense de la royauté en 1789 à Versailles, et reçoit le titre de Chevalier. Il vit alors rue du Bac, no 86, dans le 7^e arr., et il y restera jusqu'à sa mort.

Il tient salon à Bergerac et, chaque quinzaine, il discute avec son ami P.-J. Georges Cabanis, son mentor en politique Joseph-Marie baron Dégerando, Antoine Destutt de Tracy, Antoine-Athanase Royer-Collard et son frère aîné Pierre-Paul Royer-Collard, André-Marie Ampère et le jeune Victor Cousin. Louis XVIII doit fuir Napoléon en mars 1815. Il remet à Maine de Biran, au titre de Questeur, 300,000 francs pour financer le rendez-vous prochain des députés, ce qui aura bien lieu après l'orage des Cent-Jours.

Les Cent-Jours, Biran les passe dans sa retraite de Grateloup. Il lit Mme de Staël. Au retour de Louis XVIII, il rentre à Paris et fait la connaissance de François-R. de Chateaubriand durant des réunions de royalistes. Il admire le grand écrivain et conseille en 1819 à sa fille la lecture de **L'itinéraire de Paris à Jérusalem**. Biran, toujours plus influent, devient en 1816 conseiller d'État, membre du Comité de l'Intérieur. Tout en cumulant la charge de député de la Dordogne. Il a encore en 1818 de grands projets, malgré un affaiblissement notable de sa santé, car il écrit dans son **Journal** :

Jean-Jacques Rousseau a fait la poésie de la conscience morale ; je voudrais en faire la théorie. (**Journal** II, p. 126, 1818)

Il exécute des coupes dans ses œuvres passées pour y regrouper la matière nécessaire à un livre qu'il forme le projet de publier et qui le ferait connaître comme le fondateur de la nouvelle anthropologie. Il est effectivement le premier à mentionner le mot anthropologie, dans un projet d'une société philosophique de 1818, pour la science qui unirait la physiologie et la psychologie.

Il se lie avec un jeune professeur de philosophie, Victor Cousin, et c'est plutôt lui qui publiera certaines de ses œuvres en 1840.

Biran livre à la fin de sa vie un article sur Leibniz dans un grand Dictionnaire biographique. En 1824, il est réélu député de la Dordogne. Il poursuit seul la méditation du Prologue de l'Évangile de Saint Jean commencée avec un jeune voisin de pallier, décédé depuis peu, Charles Loyson. Mais sa mauvaise santé s'aggrave subitement, après un mieux, car il écrit à sa femme le 10 juillet :

La fièvre a disparu, les nuits sont bonnes ; l'oppression et la toux sont moins fortes...ne t'inquiète pas sur mon état qui n'a rien d'alarmant...Quoique la convalescence n'avance pas. (cf. Henri Gouhier, **Maine de Biran par lui-même**, id., p. 185)

Il meurt dans son appartement à Paris le 20 juillet 1824, à 58 ans, et laisse dans le deuil sa femme, deux filles et un garçon, tous nés de son premier mariage.

Sa prière 4 mois avant sa mort :

Mon Dieu !

Délivrez-moi du mal...c'est-à-dire de cet état du corps qui offusque et absorbe toutes les facultés de mon âme ou donnez à mon âme cette force qu'elle n'a pas en elle-même pour s'élever vers vous et trouver son repos, quel que soit l'état de notre corps et de quelque côté que souffle de le vent de l'instabilité. Donnez ! Seigneur ! Et je vous rendrai ; soutenez-moi contre toute ma faiblesse : sans vous, je ne puis rien ! (**Journal III**, p. 217-218)

Le jour de ses funérailles à l'église Saint-Thomas d'Aquin, Royer-Collard s'écriera dans son panégyrique : «C'était notre maître à tous!»

LE CHEMINEMENT DE PENSÉE BIRANIEN

Biran conquerra son originalité et s'accomplira comme personne en se coltaillant aux auteurs de son époque et des époques précédentes. Ce grand homme à la tête philosophique combine la largeur de vue d'un Léonard de Vinci et l'acuité visuelle d'une dentellière. Il fait dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit comme Blaise Pascal. Au moment où Biran vient à la pensée, il y a des esprits de l'air, des philosophies à la mode, issues de penseurs comme Emmanuel Kant, Auguste Comte, Étienne Bonnot de Condillac, Antoine Destutt de Tracy, et il faut parler alors de kantisme, de positivisme, de sensualisme, d'idéologie. Biran s'opposera à tous ces ismes, même le spiritualisme il le dépassera, et Bergson se souviendra de lui quand il distinguera religion close et religion ouverte.

Quatre personnages jalonnent le parcours de Biran et le nôtre ce soir : René Descartes, l'abbé Étienne Bonnot de Condillac, Antoine Destutt de Tracy et François de Salignac de La Mothe, dit Fénelon. Commençons par l'initiateur de la période moderne de la philosophie, René Descartes.

-1-

BIRAN ET DESCARTES

A. Critique du «Cogito»

Dans une **Note sur l'existence**, Biran critique le «Je pense donc je suis», le fameux *Cogito* de Descartes. Certes, Descartes centre toute sa pensée sur le «je» humain, et Biran est d'accord sur ce point. Mais il remarque que celui qui dit «je pense» n'est pas le même que celui qui dit «je suis». En d'autres mots, celui qui pense remonte à sa pensée pensée, pendant que celui qui dit «je suis» exprime sa pensée pensante, comme une faculté agissant derrière l'autre en exercice.

La pensée cartésienne crée un malaise : il y a deux phénomènes

de conscience, conscience directe et conscience réfléchie. La première est conscience de soi, la seconde conscience des choses. La conscience des choses sans la conscience de soi est impossible. Mais Descartes veut sauver l'âme-substance, il sépare les deux modes de conscience. Pour éviter l'aporie, Biran doit évacuer l'âme qui est comme une chose dont il faut assurer la subsistance, c'est-à-dire l'âme-substance de Descartes.

B. L'âme-substance

Contemplant cette âme-substance décrite par Biran. Sur le chemin de sa science de l'homme, et de tout l'homme, Biran rencontre l'âme-substance existant séparément du corps, comme l'enseigne Descartes, mais qui banalise la réalité du composé humain. Biran médite l'*homo duplex* retrouvé dans l'auteur naturaliste Buffon (**De l'homme**, 1810, in Azouvi, id., p. 21), mais la formule vient des écrits gnostiques attribués à Hermès Trismégiste : *Homo duplex in humanitate, simplex in vitalitate* – double dans son humanité, simple dans son principe de vie. Biran assume de la même manière le conflit intérieur signalé par saint Paul :

Je suis presque toujours ce que je ne voudrais pas être, et presque jamais tel que j'aspire à être. (Journal III, p. 5-6, 27 mai 1794)

Je ne suis plus moi, je me mens à moi-même. (Journal III, p. 8, ibid.)

Dans sa conception non désincarnée, c'est l'homme intérieur tout entier et conflictuel que Biran veut sauver, en tout cas retrouver. Mais pour Locke, qui a repris Leibniz, «Toute connaissance est une connaissance par les sens» (Nouveaux essais, Livre II, chap. 1, par. 2). Et saint Thomas d'Aquin pensait de même (**Somme théologique**, 1a, Q 84, a 6 et 8, concl. et **De veritate** Q 2, a 3.). Il s'agit alors de donner la priorité aux phénomènes, à la suite d'Aristote qui réagissait contre les modes de connaissances supra-rationnelle et mythologique. Aristote donnait accès au domaine de la connaissance par les causes, celui de la science.

Biran s'insurge au nom de l'humain intérieur :

Les métaphysiciens du 18^e siècle ont certainement poussé à l'excès le principe de Locke, qui lui-même avait beaucoup trop étendu celui d'Aristote (qu'il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens), dépouillant l'homme de toute force intérieure. Ils le représentaient comme le jouet passif des impressions du dehors et méconnaissaient...surtout l'action par laquelle il fait naître des impressions d'une espèce particulière et se modifie ainsi lui-même par sa volonté, action qui constitue sa personnalité individuelle, dont nos modernes ont complètement fait abstraction. (Oeuvres X-2, p. 303-304)

Concluons avec lui : il n'y a pas que la musique de l'âme, il y a le drame, la «vallée de larmes», pas l'âme en soi, mais l'âme humaine dans sa réalité concrète qui doit se faire entendre.

Michel Henry, philosophe lui-même et auteur d'un livre sur Biran, relève cet aspect :

*À la psychologie empirique classique, Biran substitue une ontologie de la subjectivité. Ce n'est pas l'intelligence qui connaît, c'est l'humain par son intelligence. En limitant la faculté (de l'intelligence) à une capacité de réfléchir comme un miroir, le mot réflexion en est fait, on occulte son propriétaire ou son locataire, si on veut. (Michel Henry, **Philosophie et phénoménologie du corps**, id., p. 21-22)*

C. Biran récupéré par les universitaires

Biran n'était pas reconnu comme un universitaire, mais il a fréquenté les universitaires par intérêt et ceux-ci ne se sont pas gênés pour utiliser ses travaux parfois sans le nommer. Victor Cousin avait été membre de la Société médicale fondée par Biran, où se réunissaient Ampère et Royer-Collard. Sans lui, François et Ernest Naville, deux Genevois, aussi éditeurs de Biran, ses œuvres philosophiques auraient pu connaître le destin de ses

autres papiers donnés par liasses à sa mort au boucher du village pour envelopper la viande.

Cousin s'était montré un piètre éditeur en effectuant des coupures arbitraires et en mêlant des écrits de la maturité avec des écrits où Biran n'est pas encore biranien. Mais il avait célébré la gloire de Biran :

Je l'ai dit et je le répète avec une entière conviction, Maine de Biran est le premier métaphysicien français de notre temps. (V. Cousin, Préface au tome IV des **Oeuvres philosophiques de Maine de Biran**, p. XLII)

Pourtant il n'était pas toujours à la hauteur de son admiration, car il se voulait l'inventeur de l'éclectisme en philosophie, qui serait l'équivalent de l'Académie romaine de Cicéron. Il s'abstint de publier la seconde partie du **Mémoire sur la décomposition de la pensée** de Biran, où le mot d'éclectisme se retrouvait. Biran y écrivait :

J'ai cru qu'en faisant usage d'une sorte d'éclectisme...il n'était pas impossible de réunir jusqu'à un certain point, les avantages propres à chacun des systèmes en évitant les écueils qui me paraissaient se présenter lorsqu'on veut suivre jusqu'au bout exclusivement l'un d'eux en particulier. (**Oeuvres** III, p. 138)

Tout au long de sa vie, les universitaires l'encouragent et ne le quitteront plus. Mais lui profite de leurs œuvres avec lesquelles il entre en dialogue et exerce son sens critique. Ce travail permettra à Biran de se démarquer et d'affirmer ses découvertes. Lui aide un Destutt de Tracy, un Royer-Collard, de ses intuitions, et eux contribuent à la systématisation de ses doctrines. Il note :

J'ai besoin d'être excité par les idées d'autrui. Je me frotte contre Leibniz, le P. Lamy, Pascal. J'ajoute mes réflexions aux leurs. (**Journal** I, p. 138, 17 avril 1815)

DU TRAITÉ DES SENSATIONS DE CONDILLAC AU MÉMOIRE SUR L'HABITUDE DE BIRAN

Étienne Bonnot de Condillac, abbé de Mureau, né le 30 septembre 1715 à Grenoble et mort le 3 août 1780 à Lailly-en-Val, est un prêtre catholique et un philosophe français. Son ouvrage majeur est le *Traité des sensations*, dans lequel il s'émancipe du patronage de Locke et aborde la psychologie de sa propre manière, formulant sa doctrine du sensualisme.

A. La statue qui s'anime à l'odeur de la rose

Chez Condillac, le point de départ de toute connaissance est la sensation. Dans son **Traité des Sensations**, Condillac imagine cette statue, de condition humaine et animée d'une âme neuve, où aucune sensation ou perception n'a encore pénétré. Il éveille ensuite, progressivement, les sens de la statue, en commençant par l'odorat, le sens qui contribue le moins à la connaissance humaine. Toute la connaissance de la statue est alors réduite aux odeurs singulières qu'elle éprouve. La perception par la statue devenue vivante, de telle ou telle odeur, s'accompagnant de plaisir ou de douleur, ces deux sensations deviennent le principe directeur qui va orienter toutes les opérations de l'esprit de la statue.

B. Le Mémoire de Biran sur l'habitude

L'empirisme et le sensualisme de l'illustre abbé Condillac laissent Biran sur son appétit. Car la construction matérialiste repose sur la passivité des organes en regard des objet extérieurs, fût-elle une odeur subtile. De la même manière, une pâtisserie, la Madeleine, fera jaillir dans le cerveau de Proust un feu d'artifices de souvenirs, métaphore de sa **Recherche du temps perdu**. C'est l'idée de cause qui fait problème, odeur de pâtisserie ou de rose, car elle est extérieure à l'humain :

Ce qui est circonscrit dans un coin de l'espace et du temps s'étend à tous les temps et à tous les lieux...Ce qui est relatif devient absolu. (Oeuvres II, p. 84)

Le particulier est universalisé et assimilé à une essence, sans raison. Biran découvre que la passivité n'explique qu'une partie du mouvement et qu'elle ne serait rien sans une activité qui l'explique.

Le mouvement répété devient toujours plus précis, plus prompt et plus facile : la facilité croissante correspond à l'affaiblissement de l'effort ; et si cet effort devenait nul, il n'y aurait plus de conscience du mouvement, plus de volonté. (Oeuvres II, p. 284)

- 3 -

VERS L'ESSAI SUR LES FONDEMENTS DE LA PSYCHOLOGIE

A. Le constat de l'être «ondoyant»

Membre des gardes du corps du roi, lors de l'attaque de Versailles, Biran fuit dans ses terres de Grateloup pendant la révolution. Dans son Journal, ce fils de médecin fait son étude de cas :

Je suis un être ondoyant, divers et sans consistance. (Journal I, p. 79, mai 1815)

Sensible aux variations de température et en particulier au froid. Il faut rappeler que la température de l'époque de la révolution française était, à l'inverse de la nôtre, caractérisée par une petite glaciation ; et la température est comprise comme une des causes de la famine et de la Révolution française, suite à la perte des récoltes de blé.

B. Le différent avec Destutt de Tracy

Le différent avec Antoine Destutt de Tracy mettra Biran sur le chemin de la psychologie telle que nous l'entendons aujourd'hui. Antoine Destutt de Tracy trahit son ascendance écossaise de la famille des Stutt. Ce noble a été colonel d'armée, emprisonné sous la Terreur, Pair de France et membre de l'Académie française. Il est surtout le directeur de l'Institut de France qui a donné sa chance à Maine de Biran de remporter le premier prix du concours sur l'influence de l'habitude en 1802.

Biran reconnaît qu'il lui doit beaucoup, au même moment qu'il s'éloigne de lui, dans une lettre qu'il lui écrit en 1804.

La première lecture de vos mémoires fit dans mon esprit une révolution dont il conservera probablement toujours les traces, quelque modifications nouvelles que d'autres circonstances et cette sorte de fatum qui entraîne souvent nos idées, comme le reste, puissent lui imprimer à l'avenir. (Lettre de Biran à Destutt de Tracy, 1^{er} mars 1804, **Oeuvres** XIII-2, p. 269)

La «première lecture», précise Biran. Car il se démarque de son correspondant et ami en 1804. Tracy lutte contre la métaphysique autant que contre la psychologie. Il est en butte à une âme séparée autant qu'à un moi indépendant. Les idées doivent échapper à l'évolution du temps, aux vicissitudes de l'histoire, aux caprices des humains. Mais ce que Tracy a mêlé, Biran le séparera : la motilité volontaire que Tracy ne sépare pas des organes, Biran en fera une sensation à part et une manifestation concrète d'une force hyperorganique hétérogène ; comme Tracy ne reconnaît pas de moi libre et indéterminé dans la motilité volontaire, Biran y verra au contraire la direction à prendre pour exprimer la réalité du moi comme expression d'une réalité personnelle. L'âme est un ego pur et le moi en est l'expression consciente comme ego relatif, personnel (Cf. Lettre de Biran à Destutt-de Tracy, 30 avril 1804, **Oeuvres**, XIII-2, p. 360).

VERS LES NOUVEAUX ESSAIS D'ANTHROPOLOGIE

A. Biran se fait «Colomb métaphysicien»

Résumons sa pensée métaphysique avant d'aller plus loin. On se demande où Biran situe la métaphysique, quand est-il le «Colomb métaphysicien» qu'il appelait de tous ses vœux. Sa science de l'homme s'emploie d'abord à restituer ses droits à la causalité. Celle-ci appartient à la volonté, origine du mouvement. Cette impulsion n'est pas que physique et elle est propre au moi. Mais qu'arrive-t-il quand le sujet moi est endormi ou évanoui ou hypnotisé ? Il est toujours là puisqu'il reparait. Les éclipses momentanées du moi font supposer une âme permanente sous-jacente qui ne se révèle pas autrement que par elles, car elle n'est pas sentie, ni intelligée. Elle est substance pour Biran. Mais objet de croyance et non de science. Son essence est inaccessible. On peut croire à son existence.

Mais Biran ne crie pas encore «Terre», comme le grand découvreur de l'Amérique. Il traque l'âme, la poursuit dans ses derniers retranchements. Il n'en revient pas d'un moi qui actionne les organes sans savoir comment il fait même s'il sait ce qu'il fait.

B. Conquête de la paix de l'âme

Son chapitre 6 des **Nouveaux essais d'anthropologie** s'intitule : **Du sens de l'effort et de la causalité intérieure**. Cette problématisation induit un agent qui domine le moi et explique la conscience qu'il a de lui-même. Biran cite Fénelon, l'évêque de Cambrai :

*Quel prodige ! Mon esprit commande à ce qu'il ne connaît pas, et qu'il ne peut voir, à ce qui ne connaît point, et qui est incapable de connaissance ; et il est infailliblement obéi ! Que d'aveuglement ! Que de puissance ! L'aveuglement est de l'homme ; mais la puissance, de qui est-elle ? (Fénelon, **Traité de***

l'existence et des attributs de Dieu, 1^{ière} partie, ch. IV, p. 71, in **Oeuvres de Maine de Biran**, id., X-2, p. 123)

Derrière le moi sentant, intelligent et voulant, se manifestant comme une force, se cache cette autre force qui explique sa «nature mixte et mystérieuse» (**Oeuvres**, X-2, p. 139) :

Ne faut-il donc pas là reconnaître une véritable dualité de forces ou de principes de mouvements? Comment surtout peut-on croire que tout se réduise dans l'homme à l'unité de substance sentante, passive ou modifiable sous les impressions du dehors ?... (**Oeuvres**, X-2, p. 138)

PAUSE

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE PHYSIQUE

Notre monde nie l'homme intérieur. Pour lui, il n'y a pas d'ontologie de l'homme. L'humain ne naît pas humain. Il est fait par la relation avec l'autre humain. Il est relation. La génétique n'a rien à y faire. L'épigénétique, tout. L'humain est un être culturel. Il faut décrypter cette culture pour le connaître. Conséquemment, il est un être d'environnement : dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Ce qui rend d'autant plus urgentes les quêtes pour sauver l'environnement, c'est que l'humain en est fait dans toutes les dimensions de son être. Et Dieu a des vues sur lui, s'il est un croyant. L'humain est pour le croyant un enfant de Dieu, un fidèle du Christ, portant une humanité blessée par le péché originel, mais reconstituée, restituée à elle-même, remise sur pied, par un effet de la grâce divine. Et sans ce recours extérieur à elle, sans rédemption salvatrice, elle ne peut être sauvée.

Un humain, en somme, produit de l'extérieur parce que fait par dehors. Un humain objet du regard de Dieu, de l'autre humain et de soi-même comme autre. Cet exosquelette favorise le point de vue scientifique sur l'humain pour lequel le corps est un ensemble de systèmes, digestif, nerveux, circulatoire, moteur, reproducteur. On distinguait la biologie de l'anatomie depuis qu'un certain Bichat avait expliqué que le corps est un ensemble physico-

chimique avant d'être un organisme vivant.

Marie François Xavier Bichat (1771-1802) avait initié la recherche anatomique dans son livre **Recherches physiologiques sur la vie et la mort** (1800), où il décrit de manière saisissante la propagation de la mort entre les organes, et dont on retient l'aphorisme suivant : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ». La solidarité de l'humain avec tous les vivants, voilà ce que cela démontre. La vie refait surface.

Au temps de Biran, on était entiché de cette simplification, on voulait faire la physiologie de tout organisme, de toute manifestation végétale, animale, humaine, consciente ou inconsciente, du rêve, du somnambulisme, de l'occultisme, de l'attraction des êtres et des planètes, sous l'influence du magnétisme et de l'électricité. On était résolument adeptes de la force attractive newtonienne. Balzac a écrit la physiologie du mariage, Stendhal celle de l'amour. Chateaubriand a fait l'apologie du christianisme étudié avec une précision anatomique.

Mais depuis Descartes, on a compris que l'humain se devait une explication à lui-même. Sans toujours recourir à un au-delà pour saisir un sens à sa vie et à son existence. Avec Descartes et ensuite Biran, la science rejoint la philosophie pour donner naissance à une «science de l'homme». C'est ainsi que Biran développe sa phénoménologie des trois vies, physique, psychologique et spirituelle ou vie de la grâce.

L'importance de la physiologie en lien avec la spiritualité peut nous inspirer. Le lien entre le corps et l'esprit, les saints non seulement en vivaient mais l'exploitaient, ne serait-ce qu'en le faisant souffrir. Comme pour les malades, d'évoluer à travers leurs souffrances leur permet d'exprimer ce qu'ils vivent selon leurs propres valeurs et convictions. Sans projeter nos modèles idéologiques et thérapeutiques. Il s'agit moins de se jeter dans les bras du Père qu'à cheminer vers lui avec la conscience de l'enfant prodigue. Moins de connaître la théologie du mariage que le vécu de chacun et chacune dans cette union. Le mariage est là, pas

dans les papiers contractuels, pas à l'abri dans le coffre du notaire, mais dans le concret de la vie. On nous enseignait en Théologie que le mariage réside dans le contrat et que ce contrat est sacramentel, tout le contraire¹. Il est dans la parole donnée, échangée devant témoins et devant Dieu.

Les saints ne composent pas de traités de spiritualité. Saint Jean de la Croix écrivait des poèmes qu'il commentait ensuite. La bienheureuse Marie de l'Incarnation, des **Relations**, dont celle de 1654 est la plus importante, récits de vie de diverses périodes inspirés de ses oraisons, des prières communautaires, et « selon les besoins du moment », comme elle le répétait souvent. Je pense à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui écrivait son autobiographie pendant sa maladie terminale, sans confondre mais sans séparer non plus l'une et l'autre.

En fait, ce qu'il est dangereux de confondre, c'est moins le vécu et le langage que le langage personnel et celui des autres. Il y a un langage convenu qui fait de chacun un perroquet, un automate, un carriériste, un surfeur universel. Trêve de développements, nous allons nous fatiguer. Les saints s'y connaissaient en physiologie, à partir de « Tu ne voulais ni offrandes ni sacrifices mais tu m'as façonné un corps ; alors j'ai dit : voici, je viens pour faire ta volonté » (cf. He 10, 5-10). L'Évangile en est un d'incarnation.

LA VIE PSYCHOLOGIQUE

L'âme en nous, on la voit comme la partie spirituelle de notre être personnel. Elle est ce qui doit survivre à notre corps. On la définit comme un esprit qui informe notre corps, un principe de vie. C'est l'hylémorphisme d'Aristote, de *hylè* matière, et *morphè* forme, pour dire que l'humain est composé d'une matière et d'une forme indissociables. Mais on n'est pas habitués à considérer l'âme comme une force. Pourtant on parle de force d'âme, de supplément d'âme. Biran décrit l'âme comme une force hyperorganique, car elle agit sur le physique sans en être. Elle est

1. Pour l'Église catholique, le mariage est une création de Dieu non des humains, car c'est Dieu le Créateur de la femme et de l'homme. L'institution du mariage est une réalité théologique plutôt qu'un phénomène juridique.

un effort en nous qui permet la conscience en nous ; on est plus volonté qu'intelligence pour Biran, on est vouloir vivre qui veut apprendre à vivre.

Je serai, toute ma vie, vain et léger. Cette disposition...tient à l'organisation physique autant qu'à un défaut moral...je ne sais encore par quel bout j'entrerai dans la carrière studieuse. (Journal I, p. 52-53, 2-3 avril 1815)

Lui qui se perçoit comme un «être ondoyant, divers et sans consistance» (**Journal I**, p. 79, 13 mai 1815), vivant au gré des opinions des autres, souffrant des excès de plaisirs de sa jeunesse, est le mieux à même de chercher une sorte de médecine morale, une diète, un régime de vie qui favorise la vie spirituelle ; mais aussi le mieux placé pour découvrir que le moi résulte d'un effort sur soi, une conquête de soi en réalité, une ascèse, et parce qu'il éprouve plus que d'autres la résistance des faits. Et il sent en lui des dispositions pour y arriver :

Je suis l'homme le plus personnel qu'on ait jamais vu, je l'ai toujours été. (Journal, II, p. 268, avril 1820)

Je suis, par ma nature, doué de l'aperception interne, et j'ai, pour ce qui se fait au-dedans de moi, ce tact rapide qu'ont les autres hommes pour les objets extérieurs. (Journal II, p. 172, 3-4 novembre 1818)

C'est aller dans le sens du «conatus» de Baruch Spinoza pour qui tout ce qui existe réellement se caractérise par l'effort pour persévérer dans son être. Il en va de la vie d'une idée, d'un souvenir, de la vie de la grâce, quand cela compte pour nous, quand c'est réel. Biran a lu Leibniz pour qui la physiologie dépend d'une activité indépendante et libre. Ce prédécesseur dans la pensée de Biran écrivait en 1768 : «Quod in corpore est fatum in anima est providentia – ce qui pour le corps est destinée est providence pour l'âme», et Biran le cite dès 1810 dans une lettre à André-Marie Ampère, celui qui a mis au point l'électrodynamique ; on parle d'ampère en électricité (**Oeuvres**, XIII-1, p. 226).

Résumons en considérant ce qu'il en est de la psychologie biranienne. L'humain est causé de l'intérieur, animé du dedans, non pas mu du dehors par quelque mouvement universel obéissant à la loi de la mécanique d'Isaac Newton. Cette force est l'âme, l'âme est une force. Le corps est inerte sans l'âme ou la force vitale. Le vitalisme de Biran est le pendant de l'ontologie de Leibniz qui écrivait : «Les êtres sont les forces et les forces sont les êtres», et Biran le cite dans sa **Note sur l'idée d'existence (Oeuvres, tome X-2, p. 250)**. Mais le concept d'être lui paraît pauvre et il lui préfère celui de force, car il émet l'avis que le «point de vue ontologique» n'est ni le «commencement ni même peut-être la fin de la science de l'homme» (Id., p. 218 et F. Azouvi, **Maine de Biran. La science de l'homme, id., p. 413**). Le vitalisme dont il s'agit serait mieux nommé spiritualisme qui le qualifie mieux. Biran emprunte encore ici à Leibniz :

Le type réel du spiritualisme se trouve dans la doctrine de Leibniz, qui a pour principe la notion de force (Oeuvres, tome XI-3, p. 253).

L'âme, on ne la connaît pas autrement que par ses facultés, comme l'intelligence et la volonté qui se manifestent en nous, sur les autres et les choses. On la connaît par la force ou la faiblesse qu'elle manifeste. La saisie de cette force en nous nous révèle l'existence de notre âme et elle s'applique au réel ou s'expérimente comme un toucher. Le sensible obéissant au mouvement de cette force en exercice, le réel devient alors ce qui oppose une résistance à cette force. Cette pensée a donné naissance à l'aphorisme : le réel, c'est ce qui résiste. Il fut repris, entre autre, par Gustave Thibon pour qui la résistance du monde extérieur, signe de sa réalité, est la condition de notre harmonie intérieure :

La résistance du monde extérieur crée donc en grande partie notre harmonie et notre simplicité intérieures. Cette résistance abolie, les démons de l'ennui et du raffinement surgissent du fond de nous-mêmes et nous rongent comme des termites. La guerre que nous ne subissons plus du dehors, nous la créons du dedans.

Nous ressemblons à la gerbe qui se plaindrait du lien qui l'enserme. Le lien coupé, les épis se dispersent et leur opulence meurt... Car le lien opprime la gerbe, mais il la fait. (Gustave Thibon, **Retour au réel**, id., p. 213)

LA VIE SPIRITUELLE OU VIE DE LA GRÂCE

Biran en est convaincu, au terme de sa démarche :

La religion résout seule les problèmes que la philosophie pose. (**Journal III**, p. 16, juin 1818)

La prise de conscience de la nécessité d'une vie plus haute naît d'une réflexion de bon sens :

La présence de Dieu opère toujours la sortie de nous-mêmes, et c'est ce qu'il nous faut. (Comment concilier cela avec ma doctrine psychologique du moi?) (**Journal**, II, p. 197, 28 décembre 1818)

Il veut arrimer la vie nouvelle à la deuxième vie, celle du moi, de la vraie personne, sans écraser une pour sauver l'autre. La recherche aboutit quelques mois avant sa mort :

J'ai été autrefois bien embarrassé pour concevoir comment l'esprit de vérité pouvait être nous sans être nous-mêmes ou sans s'identifier avec notre propre esprit, notre moi. J'entends maintenant la communication intérieure d'un esprit supérieur à nous qui nous parle, que nous entendons au dedans, qui vivifie et féconde notre esprit sans se confondre avec lui, car nous sentons que les bonnes pensées, les bons mouvements ne sortent pas de nous-mêmes. Cette communication intime de l'esprit avec le nôtre propre, quand nous savons l'appeler ou lui préparer une demeure au dedans, est un véritable fait psychologique et non pas de foi seulement. (**Journal II**, p. 419, 20 décembre 1823)

Je ne sais si l'affirmation de Biran vous a fait cligner des yeux: «La présence de Dieu opère toujours la sortie de nous-mêmes». Il sait que l'amour est un départ pour une aventure, qu'il nous fait

prendre un chemin que nous n'aurions jamais connu autrement et vivre une vie qui n'aurait jamais pu être la nôtre. Biran cite Fénelon, qui a remplacé dans son coeur Jean-Jacques Rousseau : «L'amour donne tout mais il ôte tout», et il commente :

Un dépouillement si complet de toute subjectivité est nécessaire pour être enrichi des trésors de la grâce et de connaissance d'une espèce toute différente de celles du monde sensible qui s'acquièrent avec tant de labeur et d'effort à l'aide du raisonnement. (Journal III, p. 200, 8 septembre 1823)

La théorie des trois vies peut nous surprendre, même aujourd'hui. Pourtant, elle ne fait que reprendre les trois dimensions de la *philosophia perennis*, ou philosophie éternelle païenne et chrétienne en particulier, du corps, de l'âme et de l'esprit. Ce n'est pas là que Biran innove. Mais dans le lien de l'une avec l'autre, leur indépendance et leur inséparabilité : l'âme se découvre dans l'effort que fait le moi pour se mouvoir dans l'espace et le temps ; la part est faite au mystère, car l'âme ne peut être connue que de façon médiate et tout est phénomène, explique Biran, physique, psychologique et spirituel, sensible et connaissable par là.

Encore trois ans et il ne parlera plus de deux vies, mais de trois :

Le christianisme seul explique ce mystère : seul il révèle à l'homme une troisième vie supérieure à celle de la sensibilité et à celle de la raison ou de la volonté humaine. Aucun autre système de philosophie ne s'est élevé jusque là. (Journal II, p. 339, décembre 1821)

Son Journal à partir de 1818 et qu'il nous laissera en 1824, et ses nouveaux essais d'anthropologie, rédigés au cours des mêmes années, témoigneront de ce cheminement illuminé par la troisième vie. Que signifie pour lui cette troisième vie ? Biran répond par la question préalable notée plus haut et que nous reprenons maintenant :

La présence de Dieu opère toujours la sortie de nous-mêmes, et

c'est ce qu'il nous faut. (Comment concilier cela avec ma doctrine psychologique du moi?) (Journal, II, p. 197, 28 décembre 1818)

Qu'est-ce que l'amour sinon une force du même genre que celle de l'âme, une autre âme, avec laquelle on a forgé le mot amour ? Venue de plus loin au fond de nous et même d'en haut, par laquelle nous agissons comme mus par plus haut, elle nous fait agir sans effort par absorption dans l'autre.

Le sentiment religieux seul élève l'homme à cette troisième vie où l'âme ne fait que sentir d'une manière ineffable, et où elle est sans effort dans l'état le plus parfait que comporte sa nature.

(Journal, II, p. 340, 12 décembre 1821, cf. F. Azouvi, La science de l'homme, p. 435)

L'amour n'enlève pas l'usage du moi, mais il en détache. Et permet d'être plus mu qu'on se meut, selon une expression de saint Thomas d'Aquin, dans l'exposé de sa première preuve de l'existence de Dieu (**Somme théologique**, Q 2, a.3). Cette nouvelle voie pour l'âme, celle de l'amour, de la *gratia elevans et sanans* - grâce élevant et guérissante – dirait la scolastique, va permettre à Biran de mieux répondre à la question, objet de ses réflexions depuis 1818 : comment concilier avec la psychologie du moi la sortie de nous-mêmes opérée par la grâce ?

Ainsi saint Paul expliquait-il l'amour : ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi (Ga 2, 19). Il est certain que l'âme est la substance et le demeure ; l'humain sous l'effet de la grâce ou de l'amour n'est pas dépouillé de son âme, mais plutôt des manifestations propres de son moi. Il agit par obéissance à la volonté d'un autre, car, sous l'effet de la grâce, il est agi, dirait-on, et l'effort, qui constitue l'essentiel de sa seconde vie, celle du moi, n'est plus le sien. L'effort au principe de la seconde vie est remplacé par l'amour principe de la troisième vie. Biran explique :

...l'amour seul ôte à l'homme tout ce qui lui est propre non pour l'appauvrir, mais pour l'arracher et l'élever au-dessus de sa nature propre. (Journal, III, p. 200-201, 8 octobre 1823)

Sept mois avant sa mort, Biran répond à la question autrement posée par Jean-Luc Marion : «M'aime-t-on d'ailleurs ? Non pas est-ce que j'aime et suis-je aimé, mais est-on aimé d'ailleurs, et par delà le je ? L'amour existe-t-il ? (cf. Jean-Luc Marion, **Le phénomène érotique**, id., p.65-69). Biran est près d'expérimenter la nuit mystique et son âme nouménique de répéter les mots de l'épouse du Cantique : «Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem, comme les tentes de Kédar, comme les pavillons de Salomon. Ne prenez pas garde à mon teint noir: c'est le soleil qui m'a brûlée. Les fils de ma mère se sont irrités contre moi, ils m'ont faite gardienne des vignes. Ma vigne, à moi, je ne l'ai pas gardée....(Cant. 1, 5-6).

J'entends la communication intérieure d'un esprit supérieur...
(**Journal**, II, p. 419, 20 décembre 1823)

CONCLUSION

L'OEUVRE

L'essentiel de son œuvre porte sur l'âme et, par là, il peut répondre à une soif du monde d'aujourd'hui en mal de soi ou du Soi, si on veut. Tous le nez sur la tablette et le téléphone intelligent. Au point que la signalisation lumineuse, dans un des pays scandinaves, est ancrée dans les trottoirs et ce n'est qu'un début d'adaptation. Pour justifier le renouveau biranien, arrêtons-nous un instant à la publication de l'écrivain et sociologue Denise Bombardier, **Le mal de l'âme**, Laffont, 1989. Elle nous dit substantiellement que c'est un mal du temps présent de manquer de vie intérieure, car les gens ne se soucient que de la réussite extérieure. Ils ne communiquent pas entre eux et ne se connaissent pas vraiment non plus. Leur identité est tronquée et ils perdent leur être intégral. Les maux de nos contemporains se situent à la jointure du corps et de l'âme. Ils ne sont pas que spirituels. Ils ne sont pas seulement ceux de l'âme, mais aussi du corps, suggère-t-elle. La preuve en est que le nombre de maladies mentales baisse, tandis que celles du corps se multiplient, mal de dos, anorexie, boulimie, allergie, phobies et dépendances de toutes sortes, jeu, nourriture, drogues.

Voyons ce que nous apporte Maine de Biran. D'abord dans son *Journal*, car il faut rappeler qu'il est le premier diariste spirituel et métaphysique, genre que Gabriel Marcel adoptera dans son **Journal métaphysique 1914-1923**. Tous deux caractérisés par l'observation de soi, qui en font des maîtres de l'introspection.

Les gens sont souvent des boîtes à surprises pour les autres et eux-mêmes. Ils ne se connaissent pas. Ou ils se gardent de se compromettre. L'analyse de soi ne se fait pas toute seule. C'est un travail sur soi. Biran met à découvert ce travers humain en méditant dans son **Journal** une pensée de Blaise Pascal :

Nous mettons tous nos soins à couvrir nos défauts, à les cacher aux autres et à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les fasse voir ni qu'on les voie. Aussi les autres nous traitent-ils comme nous voulons être traités. Nous haïssons la vérité, on nous la cache ; nous voulons être flattés, on nous flatte ; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

(B. Pascal, **Pensées**, 100, in M. de Biran, **Journal**, I, p. 161, juillet 1816)

L'analyse pour Biran signifie «l'attention à soi-même», «la présence à soi-même», comme en rend compte Brian T. Fitch, professeur à l'Université de Toronto, qui analyse son **Journal**. Le journal est un laboratoire de recherche qui induit une méthode nouvelle d'analyse psychologique.

Il y a ici un rapprochement avec William James que nous nous devons de rappeler à tout le moins. Au delà des cérémonies et des institutions, la réalité est faite de la vie de l'humain intérieur. Biran ne fait pas de système, il reste ouvert à l'inconnu comme à l'inconnaissable, il est plus proche de la spiritualité. Ses disciples tomberont dans le spiritualisme, comme Maurice Blondel qui verra l'âme dans l'action et jusqu'à Henri Bergson qui la résumera à l'élan vital. Sans dire rien de Sigmund Freud qui la ramènera à la partie basse de l'humain, ni de Carl Gustav Jung qui la situera dans la partie haute au niveau des archétypes.

Il s'est refusé à définir l'être humain. Il l'a décrit dans les trois vies, animale, humaine et spirituelle, mais il s'est bien gardé de les isoler ou de les séparer l'une de l'autre. L'humain cache dans sa vie animale faite d'instinct et de sensations, une autre vie, qui est humaine, et derrière cette vie humaine une autre vie cachée, vie de l'Esprit, qu'il lui arrive d'oublier, comme il advient aussi

que sa vie animale oublie son humanité. Sa philosophie de vie est ouverte : elle est une quête abrahamique, en réponse à un appel supérieur au prix d'un certain abandon de ses racines : «Quitte ton pays...va vers le pays que je t'indiquerai» (Gn 12, 1).

Il a été à même de développer une connaissance de type métaphysique, du haut vers le bas non du bas vers le haut. Il cherchait lui aussi des raisons d'exister, des réponses à l'origine de l'âme, un sens à l'univers, une preuve de l'existence de Dieu et de son action en nous. Mais il a d'abord vu comme une évidence que l'humain doit se connaître pour apprendre à connaître et savoir comment il connaît. Mieux départager ce qui vient de sa chambre haute, son âme, et de son moi, comme de la constitution de son cerveau. Et cela à partir d'une observation d'un fait irréductible qu'il ne peut rien connaître sans s'apercevoir lui-même comme connaissant, sans la conscience de lui-même. Cette conscience, aperception de soi, il l'a appelée sens intime et ce fait permettait un aperçu sur notre âme.

Il se voulait métaphysicien et voilà qu'il a développé, exprimé, avec une virtuosité de pensée égale à celles des grands génies musiciens de son temps, Haydn, Mozart, Beethoven, une philosophie première, une phénoménologie de la vie. Sa postérité immédiate a découpé cette pensée en diverses lamelles, l'habitude, le moi, la force hyperorganique ; mais les plus récentes, celles de Maurice Merleau-Ponty, de Michel Henry et des responsables de sa dernière édition critique, ont fait de lui la tête pensante d'une philosophie, d'une spiritualité humaine et d'une science des religions qui lui méritent son titre de chef de file et expliquent le second renouveau biranien qui a modifié et modifiera encore notre recherche.

L'HOMME

Au terme de notre étude de notre philosophe de ce soir, portons notre regard sur l'homme. Car il n'est pas né comme préformé, mais il s'est fait ce qu'il est, perspective éminemment pratique conforme à la philosophie biranienne. Elle vérifie l'adage

primum vivere, deinde philosophari – vivre et ensuite philosopher. Un constat de Biran ne manque pas de profondeur :

Lorsqu'on ne souffre pas, on ne pense presque pas à soi, il faut que la maladie ou l'habitude de la réflexion nous forcent à descendre en nous-mêmes : il n'y a guère que les gens malsains qui se sentent exister» (Oeuvres I, p. 65)

Plus près de nous, le philosophe Michel Henry prolonge cette idée de «l'être affecté» dans sa philosophie de la vie :

*L'expérience personnelle de Maine de Biran est celle d'une aliénation. C'est l'expérience d'une vie affective sans cesse changeante, d'une humeur tantôt gaie, tantôt triste, plus souvent triste, et dont les modifications semblent indépendantes de la volonté du moi qui les éprouve. (Michel Henry, **Philosophie et phénoménologie du corps**, id., p. 213-214)*

Dans les mots de Biran, l'expérience prend une résonance universelle :

Comme être physique, l'homme appartient à la nature, et en subit toute la nécessité. Comme vivant ou même animal, il ne fait que sentir ; il n'aperçoit ou ne connaît pas même son existence. (Oeuvres VII-1, p. 72)

La santé, caractérisée par le silence du corps, peut jouer des tours. L'insensibilité et l'inconscience nous guettent tous. Il faut se voir aller, comme on dit. Les livres ne suffisent pas. L'observation de soi manque au premier chef, selon Biran :

...les livres ne parlent pas, on n'est pas toujours disposé à l'étude...On ne saurait imaginer combien l'étude de nous-mêmes si rare, si peu connue, nous serait utile, de combien d'illusions elle servirait à nous guérir, combien elle nous mettrait sur la voie du bonheur. (Journal III, p. 9, 27 mai 1794 et p. 21, 25 décembre 1794)

Il veut impérativement partir de lui-même et non des idées des autres. C'est ainsi qu'il fait appel à sa volonté si faible qu'elle lui apparaisse. Tous les livres le ramènent à cet examen de soi sans lequel il n'y a pas moyen de profiter de la science de l'homme qui s'élabore concurremment au développement de la science de la nature.

Chaque homme devrait être attentif aux différentes périodes de sa vie, il devrait se comparer à lui-même en différents temps...Si on avait ainsi divers mémoires faits par des observateurs d'eux-mêmes, quelle lumière rejaillirait sur la science de l'homme !
(**Journal** III, p. 10, 25 décembre 1794)

Il ne croit pas si bien dire puisqu'il parviendra, par divers Mémoires qui le feront connaître, à percer ça et là la matière résistante à l'analyse dont est fait l'humain. Ses principales découvertes, qui deviendront des acquis pour une science psychologique encore à venir, des prolégomènes à une méthode de «psychologie expérimentale» (cf. **Journal** I, p. 78-79, 13 mai 1815), sont la fonction de l'habitude dans l'exercice de la pensée, le corps propre qui est le corps senti plutôt que le corps extérieur, objectif ou vu de l'extérieur, le sens intime, le sentiment de l'effort qui permet la découverte de soi tout en révélant le moi, le caractère hyperorganique de l'âme comme force qui apparaît dans l'affirmation de soi, mais demeure elle-même nouménique en échappant à toute prise directe, la genèse de la conscience personnelle au sens étymologique de «science avec» qui en fait non une chose en soi mais une visée vers les choses, une intentionnalité (René Lacroze, **Maine de Biran**, id., p. 17).

La vie spirituelle, l'action de Dieu en nous est liée à l'histoire de notre moi, elle n'est pas un fait d'âme, une question de grande ou de petite âme. Elle se remarque dans le cheminement de chaque être humain, ses échecs qui trahissent sa faiblesse, mais aussi ses victoires reconnues comme des victoires sur soi-même pour devenir une meilleure personne. L'action de la grâce, nous la contemplons dans la méditation sur la vie du Christ et la nôtre, la vie de l'Église et celle des autres autour de nous. «Ce qui manque

aujourd'hui, c'est les directeurs de conscience», me disait une dame qui pourtant ne va jamais à l'église. Que demandait son directeur de conscience à sainte Marie de l'Incarnation, Mère de l'Église canadienne ? De raconter sa vie, de rédiger ce qui s'appelait une «Relation» de sa vie ; en somme, d'accoucher de soi-même, méthode socratique ; cet exercice spirituel consistait à «relater» son parcours personnel, avec ses difficultés et ses joies, ses épreuves et ses grâces particulières. Et que faisait le directeur de conscience de sainte Thérèse d'Avila ? La même demande. Les manuscrits autobiographiques de la petite Thérèse, nous les devons à une demande de sa sœur Pauline, Mère Agnès de Jésus, supérieure du couvent de Lisieux.

*Sans doute, ma Mère chérie, vous vous demandez avec étonnement où je veux en venir, car jusqu'ici je n'ai rien dit encore qui ressemble à l'histoire de ma vie, mais vous m'avez demandé d'écrire sans contrainte ce qui me viendrait à la pensée ; ce n'est donc pas ma vie proprement dite que je vais écrire, ce sont mes pensées sur les grâces que le bon Dieu a daigné m'accorder. (in **Histoire d'une âme. Manuscrits autobiographiques**, id., p. 22)*

Le mot pensée, souligné par Thérèse, est cartésien et biranien, bien moderne. Grâce à ces directeurs humanistes, ou conseillers, dirait-on aujourd'hui, nous pouvons lire ces «Relations» et accéder aux profondeurs de la vie spirituelle de ces grands témoins. La vogue aujourd'hui des biographies, des récits de vie, vient d'aussi loin que ces confins où est apparue la pensée moderne. De même que peut s'en réclamer la thérapie de Karl Rogers, où c'est le psychologisé qui parle non le psychologue ; ajoutons la «philosophie» narrative d'un Paul Ricoeur, où l'humain est une «métaphore vive» de lui-même et de son univers spirituel qui ne peut se développer qu'en se racontant, qui ne connaît de lui que ce qu'il peut raconter.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres de Maine de Biran * publiées chez Vrin (1984-2001, 13 volumes, que nous citons d'après la tomaiison):

1. Écrits de jeunesse Avant 1800
2. Influence de l'habitude sur la faculté de penser
3. Mémoire sur la décomposition de la pensée
4. De l'aperception immédiate
5. Discours à la Société médicale de Bergerac
6. Rapports du physique et du moral de l'homme
7. Essai sur les fondements de la psychologie (tomes I et II)
8. Rapports des sciences naturelles avec la psychologie
9. Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme
10. Dernière philosophie
 1. Morale et religion
 2. Existence et anthropologie
11. Commentaires
 1. Commentaires sur les philosophies du **XVII^e siècle**
 2. Commentaires sur les philosophies du **XVIII^e siècle**
 3. Commentaires sur les philosophies du **XIX^e siècle**
12. L'homme public
 1. Au temps des « gouvernements illégitimes »

- (1789-1814)
2. Au temps de « la » légitimité (1815-1824)
13. Correspondance philosophique
1. Maine de Biran – [Ampère](#)
 2. Correspondance philosophique (1766-1804)
 3. Correspondance philosophique (1805-1824)
- *Œuvres complètes*, Paris, Vrin : l'édition historico-critique des Œuvres de Maine de Biran établie sous la direction de [François Azouvi](#), et aussi le *Journal* édité par Henri Gouhier aux Éditions de la Baconnière (1954-1957, 3 volumes).

Travaux utilisés, livres, articles et histoires de la philosophie:

François Azouvi, *Maine de Biran. La science de l'homme*, Vrin, 1995.

Bruce Bégout, *Maine de Biran, La vie intérieure*, Payot/classique no 237, 1995.

Henri Bergson, *Oeuvres*, Puf, 1970.

Écrits et paroles, Puf, tome 1, 1957.

Émile Bréhier, *La philosophie de Maine de Biran et la décadence de l'idéologie*, in *Histoire de la philosophie*, tome II-1, Puf, 1968, p. 542-569.

Jacques Chevalier, *Maine de Biran*, in *Histoire de la pensée*, Flammarion, 1966, tome 4, p. 175-251.

Antoinette Drevet, *Maine de Biran*, Puf, 1968.

L'effort. Textes choisis, Puf, 1966.

Brian T. Fitch, *En présence de soi-même...Maine de Biran, saint Augustin et le journal intime*, éd. XYZ, Montréal, 2009.

[Henri Gouhier](#), *Oeuvres choisies de Maine de Biran*, Aubier, 1942

Maine de Biran et Bergson, Albin Michel, Les Études bergsonniennes, vol. 1, 1948, p. 131-173.

Les conversions de Maine de Biran, Paris, Vrin, 1948.

- Maine de Biran. De l'existence. Textes inédits*,
Vrin, 1966.
- Maine de Biran par lui-même*, Seuil, 1970.
- Maine de Biran (1766-1824)*, Encyclopaedia
Universalis/Albin Michel, 1998, p. 966-969.
- Michel Henry, *Philosophie et phénoménologie du corps. Essai
sur l'ontologie biranienne*, coll. « Epiméthée », Puf, 1965.
- William James, *The Varieties of Religious Experience*, Modern
Library, New York, 1929 ; en français : *Les variétés de
l'expérience religieuse* – e-Book, Internet.
- René Lacroze, *Maine de Biran*, Puf, 1970.
- Louis Lavelle, *La philosophie française*, Aubier, 1942, p. 65-76.
Chroniques philosophiques, Albin Michel, 1967.
- Georges Le Roy, *L'expérience de l'effort et de la grâce chez
Maine de Biran*, Boivin et Cie, 1937.
- Jean-Luc Marion, **La phénomène érotique**, Grasset, 2003, p. 65-
69
- Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*,
Gallimard, 1945.
*L'union de l'âme et du corps chez Malebranche,
Biran et Bergson*, Vrin, 1968.
- Arcade-M. Monette, *La théorie des premiers principes selon
Maine de Biran*, Éd. du Lévrier, Montréal et Vrin, Paris, 1945.
- Félix Ravaisson, *De l'habitude*, éd. Allia, 2007.
- Bernard Rigaux, *La connaissance de soi chez Maine de Biran*,
Revue de l'enseignement philosophique, 48^e année, no 8, août
1998, p. 41-56.
- Albert Rivaud, *L'idéologie et Maine de Biran*, in *Histoire de la
philosophie*, tome 4, Puf, 1962, p. 355-444.
- [Gilbert Romeyer-Dherbey](#), *Maine de Biran ou le Penseur de
l'immanence radicale*, Paris, Seghers, 1974.
- Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Histoire d'une âme. Manuscrits
autobiographiques*, Cerf-DDB, 1972.
- Gustave Thibon, *Retour au réel*, Lyon, Lardanchet, 1946.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	3
ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES.....	3
LE CHEMINEMENT DE PENSÉE BIRANIEN.....	9
1. BIRAN ET DESCARTES.....	9
2. DU TRAITÉ DES SENSATIONS DE CONDILLAC AU MÉMOIRE SUR L'HABITUDE DE BIRAN.....	13
3. VERS L'ESSAI SUR LES FONDEMENTS DE LA PSYCHOLOGIE	14
4 VERS LES NOUVEAUX ESSAIS D'ANTHROPOLOGIE.....	16
DEUXIÈME PARTIE	19
LA VIE PHYSIQUE.....	19
LA VIE PSYCHOLOGIQUE.....	21
LA VIE SPIRITUELLE OU VIE DE LA GRÂCE.....	24
CONCLUSION	29
L'OEUVRE.....	29
L'HOMME.....	31
BIBLIOGRAPHIE.....	35